AZTÈQUES

LES AUTEURS :

FRANCES BERDAN
Professeur d'anthropologie et coordinatrice du Latin American Studies Program, California State University

WARWICK BRAY
Professeur émérite, Institute of Archaeology, University College, Londres

ISABEL CARLISLE
Commissaire d'expositions indépendante

JOANNE HARWOOD
Department of Art History and Theory, University of Essex

MIGUEL LEÓN-PORTILLA
Professeur émérite, Instituto de Investigaciones Históricas, Universidad Nacional Autónoma de México

ADRIAN LOCKE
Commissaire de l'exposition «Aztecs» à Londres

ALFREDO LÓPEZ AUSTIN
Professeur émérite, Instituto de Investigaciones Antropológicas, Universidad Nacional Autónoma de México

LEONARDO LÓPEZ LUJÁN
Directeur de recherches, Museo del Templo Mayor, Mexico

EDUARDO MATOS MOCTEZUMA
Coordinateur du *Proyecto Templo Mayor*, Mexico

ESTHER PASZTORY
Department of Art History and Archaeology, Columbia University, New York

JEFFREY QUILTER
Directeur Pre-Columbian Studies, Dumbarton Oaks, Washington DC

FELIPE SOLÍS OLGUÍN
Directeur du Museo Nacional de Antropología, Mexico

HUGH THOMAS
Lord Thomas of Swynnerton

ELEANOR WAKE
Department of Spanish and Latin American Studies, Birkbeck College, University of London

TRADUCTION
Marie-Françoise Dispa, Juliane Regler, Pascal Tasiaux, Marnix Vincent

COORDINATION ÉDITORIALE
Agnès de Gorter, Marie-Françoise Dispa, Suzanne Madon

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION ET PHOTOCOMPOSITION
Anagram, Gand, Belgique

COORDINATION PHOTOGRAPHIQUE ET DROITS D'AUTEURS
Andreja Brulc
Roberta Stansfield

MAQUETTE DU LIVRE, CARTES ET PLANS
Isambard Thomas

RECHERCHE ICONOGRAPHIQUE
Julia Harris-Voss, avec Celia Dearing

PHOTOGRAPHIES HORS SÉRIE
Michel Zabé

DESSINS
Russell Bell
Roger Taylor

PHOTOGRAVURE
Robert Marcuson Publishing Services

IMPRESSION ET RELIURE
Graphicom SrL., Vicence, Italie

© 2002 Royal Academy of Arts, Londres

© 2003, Editio – Éditions Citadelles & Mazenod
33, rue de Naples, 75008 Paris, pour l'édition en langue française

Cartes des p. 12-13 et 74 © Digital Wisdom, Mountain High Maps

ISBN : 2-85088-201-1
Dépôt légal : octobre 2003

En application du code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris).

NOTE AU LECTEUR
Les dimensions des œuvres sont indiquées en centimètres, hauteur × largeur × profondeur, sauf lorsque d'autres précisions sont données

Légendes des illustrations p. 6 : détail cat. 340, page 7 ; p. 10-11 : détail cat. 130 ; p. 12-13 : l'étendue de l'empire aztèque

2

LES AZTÈQUES À LA RECHERCHE DE LEUR PASSÉ

Leonardo López Luján

Chaque réalisation nouvelle est soit une réplique, soit une variante de réalisations antérieures, et ainsi de suite, sans interruption, jusqu'au premier matin de l'humanité.
George Kubler[1]

UNE VISION PRAGMATIQUE DU PASSÉ

Les rois aztèques exploitèrent l'histoire à des fins de propagande. Ils l'utilisèrent pour justifier, aux yeux de leur propre peuple comme du monde extérieur, le rôle hégémonique qu'ils s'étaient attribué après s'être libérés de la tutelle des seigneurs d'Azcapotzalco en 1430. En recréant l'histoire – c'est-à-dire en interprétant le passé à partir du présent – ils réussirent à convaincre leur peuple que le destin de la nation aztèque était de se lancer dans des campagnes expansionnistes ambitieuses, afin de dominer les autres.

À Tenochtitlan, qui connaissait alors de grands changements, la légitimité du pouvoir découlait de la relation entre le peuple aztèque et son dieu protecteur Huitzilopochtli, telle qu'elle s'incarnait dans la personne sacrée du souverain. Celui-ci était considéré comme un être semi-divin, appartenant à la famille proche du numen tutélaire. C'est pourquoi les récits historiques aztèques, commandés par les souverains eux-mêmes pour laisser une trace de leur passage sur terre, contiennent de longues listes dynastiques dans l'ordre chronologique (les principales généalogies remontent toujours à une époque mythique), ainsi que des descriptions de cérémonies de couronnement et des relations interminables de triomphes militaires. L'histoire officielle des Aztèques rapporte également des événements d'une portée capitale pour l'État : les vastes programmes architecturaux entrepris par le gouvernement (temples, canaux, aqueducs et autres ouvrages publics), les migrations (mouvements de populations, fondations, incursions), ainsi que les phénomènes naturels extraordinaires (astronomiques, climatologiques et telluriques)[2].

Outre que leurs thèmes étaient évidemment restreints, ces textes, qui souffraient de l'absence d'une écriture phonétique digne de ce nom, péchaient par excès de concision. En règle générale, les grands événements de la vie des Aztèques se transmettaient oralement de génération en génération, pratique qui finissait par déformer la réalité. Seuls quelques épisodes exceptionnels étaient jugés dignes d'être consignés par écrit, dans un système mixte où des symboles phonétiques venaient compléter pictogrammes et idéogrammes. Système qui comprenait aussi des symboles numériques et calendaires, permettant notamment de situer les faits dans le temps. Les messages ainsi rédigés réussirent à passer à la postérité, sous la forme de livres en peau de cervidés ou en écorce, ou bien de reliefs taillés dans la roche. Au fil des siècles, malheureusement, ces documents historiques furent presque tous endommagés ou détruits, non seulement par les catastrophes naturelles ou les intempéries, mais aussi par la volonté de l'homme. Ainsi, Itzcóatl (1427-1440) fit détruire des livres par le feu, afin d'éliminer les instruments magiques utilisés par les dirigeants de l'ancien régime pour exercer leur pouvoir[3].

De ce fait, la connaissance que les Aztèques pouvaient avoir de leur passé fut toujours limitée dans le temps. Comme l'a montré H. B. Nicholson, les annales du Mexique central n'offrent aucune certitude quant aux événements précédant de plus de trois ou quatre siècles l'arrivée de Hernán Cortés[4]. Nicholson préconise en outre de n'aborder qu'avec scepticisme les informations antérieures à 1370. Dans ces conditions, à la fin du Postclassique tardif (1250-1521), le passé éloigné était devenu aussi malléable que l'avenir, tel un jeu de miroirs où se reflétaient aussi bien les narrations historiques que les récits mythiques.

L'idée que les Aztèques se faisaient de Tula (fig. 11) confirme cette évolution. Dans leur esprit, les vagues souvenirs de la capitale militariste qui avait connu son apogée entre 950 et 1150 se mêlaient au mythe bien enraciné de Tollan, le merveilleux « lieu des roseaux », où les fruits atteignaient des dimensions gigantesques, dont les habitants étaient des artisans hors pair, et qui avait été gouverné par Quetzalcóatl, un prêtre sage et vertueux, initiateur de l'autosacrifice[5].

Teotihuacan (fig. 12), en revanche, échappait par son ancienneté même à tout cadre historique. Les différents récits qui circulaient au sujet de ses habitants résultaient incontestablement de la

stupéfaction des Aztèques devant la majesté des Pyramides du Soleil et de la Lune. Selon la version choisie, ces édifices cyclopéens étaient attribués aux prodigieux Toltèques, à des géants difformes aux longs bras décharnés, ou bien aux dieux eux-mêmes. À l'arrivée des Espagnols, cette métropole archéologique, enveloppée d'une aura divine, était révérée comme le lieu des origines, berceau du Cinquième Soleil et point de départ des peuples primordiaux[6].

Fig. 11
L'Édifice B de Tula, et ses atlantes sculptés dans la pierre.

Fig. 12
La Chaussée des Morts et les Pyramides du Soleil et de la Lune à Teotihuacan.

L'APPORT DES AZTÈQUES AUX SITES ARCHÉOLOGIQUES

Nous savons que les peuples mésoaméricains visitaient assidûment les centres cérémoniels en ruine, explorant avec ferveur les édifices et les monuments dont ils devinaient les formes sous l'épaisse végétation qui les recouvrait. Il est certain que cette pratique était courante parmi les Aztèques, surtout si l'on se souvient que Tenochtitlan était entourée des vestiges de grandes civilisations. On trouvait, dans un rayon de 70 kilomètres, les traces de véritables métropoles, qui avaient autrefois compté des dizaines, voire des centaines de milliers d'habitants. Les plus importantes étaient Teotihuacan, au nord-est, la célèbre cité de la période classique (200-650) ; Xochicalco, au sud, l'un des centres les plus cosmopolites de la période épiclassique (650-900) ; et, Tula, au nord-ouest, une ville dont la domination était restée incontestée pendant une bonne partie du Postclassique ancien (900-1250).

Sur ces sites plongés dans le silence et la désolation, les Aztèques se livraient à des activités très diverses. Malheureusement, beaucoup d'entre elles n'ont laissé aucune trace perceptible par les archéologues modernes. Nous ne les connaissons que par des documents historiques du XVI^e^ siècle, en particulier un rapport sur la ville de Tequizistlán (*« Relación de Tequizistlán y su partido »*)[7]. D'après ce texte, les peuples – notamment les Aztèques – qui vécurent au cours des huit siècles postérieurs à l'effondrement de Teotihuacan réservaient les anciennes Pyramides du Soleil et de la Lune au culte, à la consultation des oracles, aux sacrifices et à l'exécution des criminels.

« Il existait d'autres idoles de moindre importance [adorées par les Aztèques] dans la ville de San Juan [Teotihuacan], qui était l'[emplacement du] temple et de l'oracle fréquentés par les habitants des villes voisines. Ils avaient dans cette cité un très grand temple [...], au sommet duquel se trouvait une idole de pierre, qu'ils dénommaient Tonacateuctli. [...] Ce temple faisait face à l'ouest et, dans la plaine qui s'étendait devant lui, un autre temple plus petit [...] supportait une autre idole, un peu inférieure à la première, dont le nom était Mictlantecuhtli, ce qui signifie "Seigneur de l'Enfer". [...] Un peu plus loin, en direction du nord, un autre temple, de moindres dimensions que le premier, la "Colline de la Lune", était surmonté d'une autre idole [...], appelée la Lune. Tout autour se dressaient de nombreux temples, dont un (le plus grand) renfermait six autres idoles, qualifiées de Frères de la Lune, [et] les prêtres de Montezuma, seigneur du Mexique, accompagnaient ledit Montezuma, tous les vingt jours, pour leur [offrir] des sacrifices[8]. »

Pourtant, d'autres activités préhispaniques laissèrent des marques ineffaçables sur les sites archéologiques. Dans une première catégorie, classons celles qui peuvent être définies comme

additives, parce qu'elles avaient comme conséquence directe l'incorporation aux ruines d'éléments nouveaux. Elles furent le fait de très nombreux peuples, à différentes époques et pratiquement partout en Mésoamérique. Un bel exemple de ce phénomène nous est fourni par le village préclassique de Cerro Chalcatzingo, Morelos[9]. Les flancs de cette montagne sacrée recèlent suffisamment de preuves pour ne laisser aucune place au doute : les reliefs de style olmèque qui y avaient été sculptés entre 700 et 500 av. J.-C. y étaient encore vénérés deux mille ans plus tard. C'est en effet vers le XIII[e] siècle que les Tlahuicas, qui vivaient dans les environs immédiats, construisirent une série de vastes escaliers et de plates-formes menant à un lieu de culte. Ils pouvaient ainsi franchir sans difficulté une dénivellation de trente mètres, afin de célébrer leurs cérémonies en face du relief connu sous le nom de Monument 2.

Également à ranger parmi les « adjonctions », les présentations d'offrandes et les inhumations dans les édifices détruits, qui témoignaient du caractère sacré accordé à ces ruines, furent largement répandues tout au long du Postclassique. En guise d'exemples, citons les encensoirs anthropomorphes mayas, enfouis en guise de dons propitiatoires ou de symboles de gratitude dans les temples détruits de la fin de la période classique, à Dzibanché, Quintana Roo[10] ; le somptueux mobilier funéraire mixtèque déposé dans la Tombe 7 de Monte Albán, Oaxaca[11] ; et les dépouilles mortelles de deux individus retrouvés avec des poteries aztèques et texcocanes dans la Structure 1-R de la Ciudadela de Teotihuacan[12].

C'est néanmoins de Tula que proviennent les preuves les plus flagrantes. Au cours des vingt années de fouilles effectuées sur la Grand-Place, l'archéologue Jorge R. Acosta a exhumé un nombre impressionnant de poteries de type aztèque, démontrant ainsi que, trois siècles durant, les ruines de la ville avaient été le théâtre d'une activité humaine[13]. Jusqu'à présent, il ne nous a malheureusement pas été possible de déterminer par qui ces poteries ont été déposées. Mais nous savons qu'elles ont été fabriquées dans quatre régions au moins du bassin de Mexico : Tenochtitlan, Texcoco, Chalco et l'extrémité occidentale de la péninsule d'Iztapalapa. Et nous pouvons définir avec exactitude les activités additives propres à ces différents groupes. De multiples offrandes sont enterrées dans les ruines des plus fameux monuments de l'âge d'or toltèque, dont le Temple principal, les bâtiments B et C et le Palais brûlé. Moins nombreuses, des tombes d'individus de tous âges – presque toujours inhumés avec des offrandes funéraires très modestes – ont été découvertes dans le bâtiment B, le bâtiment 4 et le Palais brûlé. Il faut également évoquer la construction d'édifices religieux et de splendides demeures sur les décombres de l'ancien centre cérémoniel, notamment le complexe résidentiel érigé à l'emplacement du bâtiment K, l'édifice adossé à l'angle nord-ouest du bâtiment C, ainsi que le socle pyramidal élevé sur le Palais brûlé.

Ceux qui ont amené les poteries aztèques dans les ruines de Tula se sont livrés à une autre activité additive de nature différente, puisqu'elle concerne les sculptures des environs immédiats de la Grand-Place, en particulier les reliefs du Cerro de la Malinche, réalisés à la fin du XV[e] siècle dans le style aztèque le plus pur[14]. Cet ensemble unique, qui comprend les effigies de Ce Ácatl Topiltzin-Quetzalcóatl et de Chalchiuhtlicue, a été interprété comme l'hommage des Aztèques aux divinités héritées de leurs ancêtres toltèques[15], et comme une « image historique rétrospective » de Ce Ácatl – le souverain le plus célèbre de Tula – expression de la tradition aztèque visant à sculpter les portraits des souverains sur les rochers de Chapultepec[16].

De toutes les activités additives dont il a été fait état, une des dernières est rapportée par le frère Diego Durán[17]. Ce moine dominicain raconte qu'en 1519, alors qu'il se trouvait encore sur la côte du golfe du Mexique, Hernán Cortés fit parvenir à Moctezuma Xocoyotzin un présent de vin et de biscuits. Ayant reçu ce cadeau à Tenochtitlan, le *tlatoani* (souverain) aztèque refusa de les consommer – nous ne saurons jamais si c'était en raison de leur étrangeté ou parce que la traversée de l'océan n'avait pas amélioré leur apparence – et affirma qu'ils « appartenaient aux dieux ». Il ordonna donc à ses prêtres de les emporter dans les ruines de Tula « avec la plus grande solennité et de les enterrer dans le temple de Quetzalcóatl, dont ceux qui venaient d'arriver étaient les fils ».

L'APPROPRIATION DES SITES ARCHÉOLOGIQUES PAR LES AZTÈQUES

L'archéologie et l'histoire nous fournissent également de multiples indications d'activités que nous pourrions qualifier de « soustractives ». Elles consistaient en général à fouiller les bâtiments pour en tirer éléments architectoniques, sculptures, offrandes et ossements – actes que la plupart des auteurs modernes assimilent à la « mise à sac » et au « pillage ». Pourtant, ces opérations étaient moins inspirées par l'appât du gain que par le désir de récupérer des matériaux de construction ou des objets appréciés pour leur beauté et surtout considérés comme l'œuvre des dieux, des géants ou de peuples quasi mythiques.

Fig. 13
Fragment d'un masque de Teotihuacan (150-650 ap. J.-C.) provenant de la Chambre III, une très riche offrande aztèque découverte dans l'angle nord-ouest de la Phase IVa du Templo Mayor. Pierre verte enduite de bitume par les Aztèques, 16,7 × 7,7 × 5,7 cm.
Museo del Templo Mayor, Mexico

Fig. 14
L'offrande 82, dans l'angle sud-est du Templo Mayor, comprenait entre autres le crâne d'un décapité, un masque de Teotihuacan (cat. 260) et un masque aztèque en travertin.
Museo del Templo Mayor, Mexico

Dans le cas de Teotihuacan, un simple tesson – fragment de poterie aztèque mis au jour à l'entrée de la vaste grotte artificielle au-dessus de laquelle s'élevait la Pyramide du Soleil – pourrait être l'indice de fouilles entreprises peu avant l'arrivée des Espagnols. Lorsque les archéologues pénétrèrent dans ce lieu sacré au début des années 1970, ils découvrirent que les murs qui divisaient le tunnel en sections avaient été abattus et que, dans la salle quadrilobée à l'extrémité du passage, il ne restait plus la moindre trace d'offrandes ou d'inhumations. Selon certains chercheurs, ce tesson, s'il n'a pas été laissé là accidentellement à une époque plus récente, suggère que la profanation fut perpétrée par les Aztèques eux-mêmes[18].

Les sources historiques du XVI^e siècle nous apportent des preuves plus solides. Ainsi, les informateurs indigènes du moine Bernardino de Sahagún décrivent les procédures à suivre pour se procurer des pierres précieuses :

« Il y a des gens qui savent où se forment les pierres précieuses, et chaque pierre précieuse, où qu'elle se trouve, dégage une vapeur ou exhalaison, semblable à une fumée légère. Et cette fumée apparaît quand le soleil s'apprête à se lever, ou au lever du soleil. Et ceux qui recherchent les pierres précieuses et sont informés de ce fait se postent en un endroit approprié au moment où le soleil veut se lever, et ils regardent le soleil levant, et là où ils voient monter une fumée légère, ils savent que la pierre précieuse s'y trouve, qu'elle y soit née ou qu'elle y ait été cachée. Et ils marchent dans cette direction, et, s'ils trouvent une pierre d'où sort cette fumée, ils savent qu'elle contient une pierre précieuse, et ils la brisent pour s'en emparer. Et s'il n'y a pas de pierre d'où sort cette fumée, ils creusent la terre, et ils en extraient une boîte de pierre contenant des pierres précieuses, à moins qu'ils ne trouvent une pierre précieuse, perdue ou cachée, à même la terre[19]. »

Une mention plus explicite encore, empruntée au même ouvrage, n'évoque pas seulement la connaissance approfondie que les Aztèques avaient des vestiges de Tula, mais aussi la manière dont ils en exploraient le sous-sol à la recherche d'antiquités :

« Et, partant de là, [les Toltèques] s'établirent sur la rive d'un fleuve, non loin de la ville de Xicocotitlan, qui porte aujourd'hui le nom de Tulla. Leur séjour en ce lieu est attesté par les nombreuses œuvres qu'ils y ont réalisées, dont une, toujours présente, bien qu'ils l'aient laissée inachevée, est appelée coatlaquetzalli : il s'agit de piliers affectant la forme d'un serpent, qui tient la tête au sol, tandis que se dressent sa queue et ses cascabelles. Par ailleurs, les Toltèques ont commencé à élever une colline ou butte qu'ils n'ont pas terminée, et les structures et le badigeonnage de leurs maisons restent visibles. De plus, on trouve encore aujourd'hui des objets créés par leurs artisans : fragments de poterie, vases ou écuelles. Sans compter des bijoux et des pierres précieuses, des émeraudes et des turquoises fines[20]. »

Plusieurs peuples contemporains des Aztèques participèrent à la quête des antiquités toltèques. Des sources fiables révèlent qu'une fois exhumées, les sculptures anciennes connurent des fortunes diverses. Certaines furent acheminées vers la ville de Tlaxcala, capitale des principaux ennemis des Aztèques. D'après le moine Toribio de Benavente (Motolinía), un masque et une petite statue en provenance de Tula étaient adorés dans la pyramide principale de cette ville, au même titre que la sculpture du dieu Camaxtli[21]. D'autres se retrouvèrent à Tlatelolco, comme le souligne un bref passage de *Historia de los mexicanos por sus pinturas* (*Une histoire des Mexicains à travers leurs peintures*) :

« En l'an 99 [1422], ceux de Tlatilulco se rendirent à Tula et, comme [les Toltèques] s'étaient éteints et avaient laissé là leur dieu, dont le nom était Tlacahuepan, ils l'emportèrent avec eux pour le ramener à Tlatilulco[22]. »

Il va de soi que, du point de vue archéologique, ces activités, qui furent pratiquées intensivement dès le XIII^e siècle, eurent un effet dévastateur. En fait, il n'existe à ce jour aucun inventaire qui rende compte de la disparition massive, sinon totale, des sculptures et des pierres de recouvrement.

LA RÉCUPÉRATION D'UN PASSÉ GLORIEUX : LA RÉUTILISATION

Si ces activités additives et soustractives eurent un impact considérable sur les sites archéologiques, elles influèrent également sur les populations mêmes qui les pratiquaient. Qu'ils aient été récupérés dans le cadre de fouilles organisées, découverts par hasard ou transmis de génération en génération[23], les restes du passé furent réutilisés comme les précieux vestiges de mondes disparus[24]. La qualité exceptionnelle de leurs matériaux et de leur fabrication contribuait incontestablement à leur valeur, mais c'est leur origine prétendument surnaturelle – ils étaient attribués à des êtres prodigieux – qui poussa leurs nouveaux

propriétaires à les porter comme amulettes ou à les enterrer à nouveau dans les temples et les palais en tant qu'offrandes dédicatoires et funéraires. De plus, comme c'est souvent le cas pour les reliques, quelles qu'elles soient, les plus humbles fragments de ces objets étaient vénérés à l'égal de l'ensemble. Ce qui expliquerait pourquoi ces offrandes comportent tant de morceaux cassés et de minuscules éclats (fig. 13)[25].

Les Aztèques ne furent pas le premier peuple mésoaméricain à réutiliser des antiquités pour établir un contact direct avec leurs ancêtres et leurs dieux. Des preuves de cette pratique ont été décelées pratiquement dans toutes les régions. Il s'agit le plus souvent de figurines anthropomorphes et zoomorphes, de masques, de pendentifs, de cuillères rituelles, de pirogues miniatures, de haches et d'instruments autosacrificiels en pierre verte réalisés par les Olmèques et leurs contemporains du Préclassique moyen (1200-400 av. J.-C.), mais découverts par les archéologues modernes sur des sites protoclassiques (100 av. J.-C.-200 ap. J.-C.) et classiques (200-900). Les trouvailles les plus importantes ont été faites à Cerro de las Mesas, Veracruz[26] ; Dzibilchaltún et Chacsinkín, Yucatán[27] ; Cozumel, Quintana Roo[28] ; Laguna Francesa, Chiapas[29] ; et à Uaxactún et Tikal, Guatemala[30]. En outre, des objets similaires ont été exhumés sur des sites postclassiques (900-1521), notamment à Mayapán, Yucatán[31], et à San Cristóbal Verapaz, Guatemala[32]. Nous pourrions ajouter à cette liste les pièces olmèques retirées du puits sacré de Chichén Itzá, qui peuvent y avoir été jetées par les Mayas au cours des périodes classique et postclassique[33].

Bien que nous manquions d'informations archéologiques contextuelles, il ne fait aucun doute que d'autres œuvres d'art olmèques ont été réutilisées comme amulettes par des dignitaires du Protoclassique et du Classique, ce qu'indiquent les inscriptions mayas qu'elles portent. Les exemples les plus frappants en sont la cuillère rituelle conservée au Musée de San José, Costa Rica[34], et les pendentifs de pierre verte en forme de visage humain appartenant aux collections du Brooklyn Museum of Art[35], du British Museum[36] et de Dumbarton Oaks[37]. Au dos de cette dernière pièce, une effigie et une inscription de style maya précoce, qui semblent faire allusion à l'intronisation d'un souverain nommé « Ciel-oiseau Moan », ont été gravées vers 50 av. J.-C.

Fig. 15
Chac mool toltèque du Postclassique ancien trouvé dans l'édifice colonial baptisé « Casa del Marqués del Apartado », en face des ruines du Templo Mayor. Pierre, 49 × 106 × 46 cm.
Museo del Templo Mayor, Mexico

Fig. 16
Vue avant et arrière d'un masque de la région Mezcala (État de Guerrero), 150-650 ap. J.-C., extrait de la Chambre III du Templo Mayor. Les Aztèques y ont ajouté l'image d'un musicien jouant d'un tambour horizontal. Pierre verte, 11 × 9,5 × 3,9 cm.
Museo del Templo Mayor, Mexico

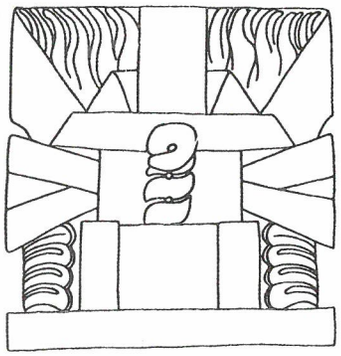


Fig. 17
Symbole du *xiuhmolpilli*, ou cycle de 52 ans. Reproduction du dessin figurant sur une pierre exhumée à Teotihuacan, devant la Pyramide du Soleil.

Fig. 18
La Chinola, vers 1500. Pierre volcanique, 107 × 40 × 10 cm. Découverte à Cerro de la Chinola à la fin du XIX^e siècle, cette stèle de style aztèque représente apparemment Chalchiuhtlicue, la déesse de l'eau, dont la coiffe archaïque reproduit le symbole du *xiuhmolpilli*, ou cycle de 52 ans, propre à Teotihuacan.

Museo Nacional de Antropología, Mexico

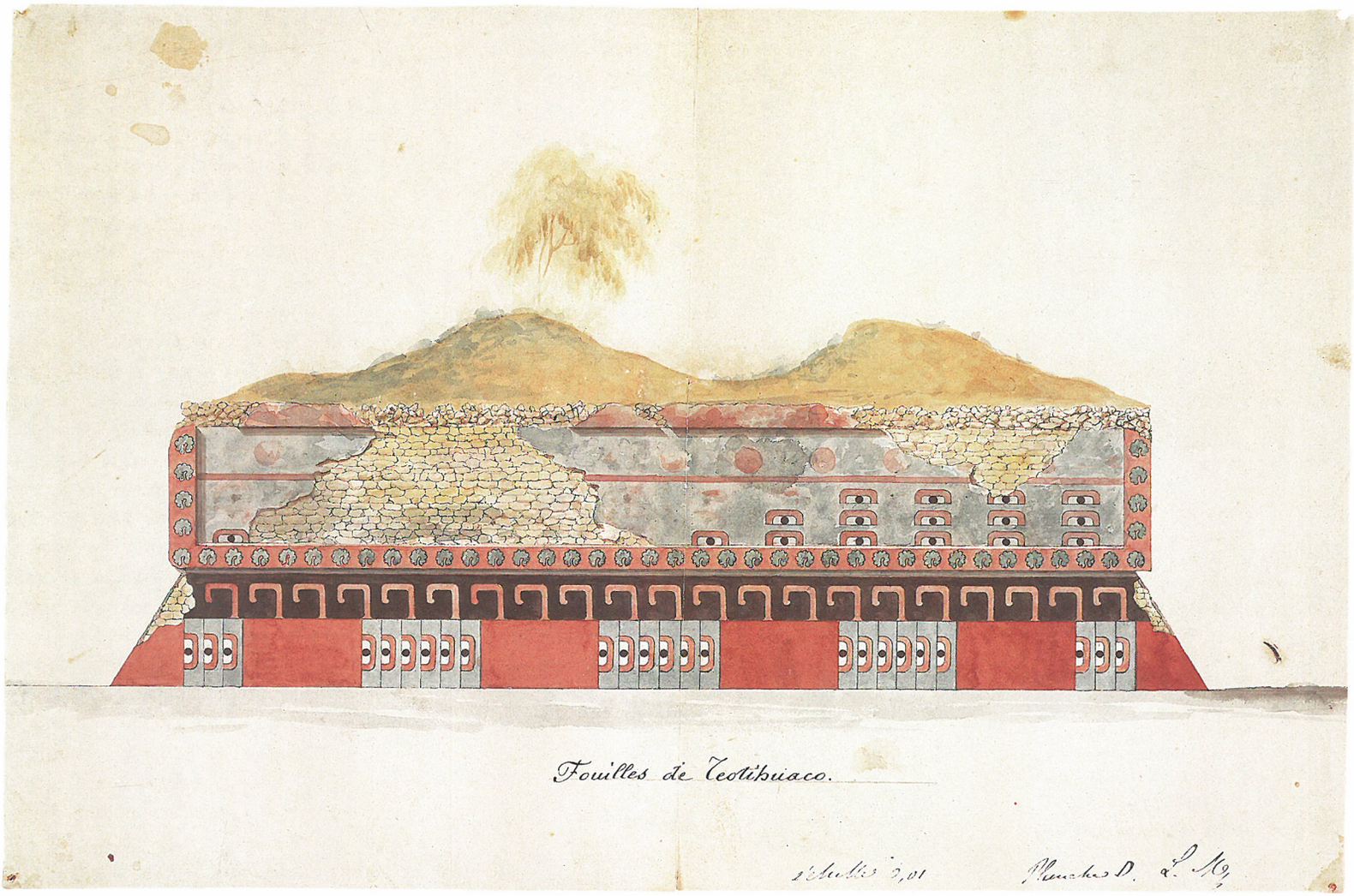
Si courantes qu'aient été ces pratiques dans l'ensemble de la Mésoamérique, Tenochtitlan fut le centre par excellence de la réutilisation des antiquités. Un siècle de fouilles archéologiques dans la capitale aztèque a mis au jour, dans les principaux édifices religieux (fig. 14), plusieurs centaines de reliques, principalement en pierre verte, mais aussi en céramique et en basalte, parmi lesquelles se détachent un masque, un pendentif et des fragments de figurines dues aux Olmèques et à d'autres sociétés du Préclassique moyen[38] ; des centaines de masques et de figurines anthropomorphes et zoomorphes, ainsi que la maquette d'un temple, des objets de style Mezcala, s'échelonnant du Préclassique moyen à l'Épiclassique[39] ; une série de pendentifs qui pourraient dater de la période maya classique ; des dizaines de masques, des figurines anthropomorphes, des parures nasales en forme de serpents à sonnette et des récipients remontant à la période classique de Teotihuacan[40] ; et encore un vase plumbate à l'aspect lustré et métallique, fabriqué dans la partie orientale du Soconusco au début du Postclassique[41]. Curieusement, une seule antiquité de facture incontestablement toltèque a été exhumée à ce jour : un *chac mool* décapité, extirpé des fondations de la Casa del Marqués del Apartado, face aux ruines du Templo Mayor, à Mexico (fig. 15)[42]. Les caractéristiques typiquement toltèques de l'objet (matériau, taille, proportions, style, iconographie) ne laissent aucun doute sur son origine.

Détail intéressant : les Aztèques n'enfouissaient pas toujours leurs reliques dans l'état où ils les trouvaient[43]. Ils en modifiaient un grand nombre, les recouvrant de peinture ou de bitume pour en accentuer la signification religieuse ou leur en conférer une nouvelle. Ainsi, une fois peints en bleu ou enduits de bitume, les vases à l'effigie de Tlaloc retrouvés à Teotihuacan conservaient leur symbolisme pluvial. À l'inverse, pour transformer nombre de masques et de figurines de style Mezcala en divinités, il suffisait d'y peindre les visages de Xiuhtecuhtli ou de Tlaloc. De plus, l'intérieur de dizaines de masques Mezcala était décoré de glyphes aquatiques et de figures humaines (fig. 16).

LA RÉCUPÉRATION D'UN PASSÉ GLORIEUX : L'IMITATION

C'est à Tenochtitlan, plus que dans toutes les autres villes mésoaméricaines, que l'imitation trouva son cadre d'expression idéal. Le goût prononcé des Aztèques pour l'exploration permit aux artistes de l'île de copier des styles sculpturaux, picturaux et architecturaux anciens, en plus de scènes iconographiques complètes. Il est de notoriété publique que, dans leur capitale, les Aztèques firent appel à des critères artistiques étrangers, bien qu'en s'écartant souvent des formes et des significations originales[44]. On peut affirmer que leurs imitations étaient une réinterprétation du passé, combinaison éclectique d'ancien et de moderne. Plus que des copies à l'identique de créations artistiques spécifiques, leurs archaïsmes constituaient des évocations fragmentaires de périodes révolues.

Citons, à titre d'exemple, les sculptures aztèques basées sur les effigies ancestrales de Teotihuacan. L'une d'entre elles est celle du Vieux Dieu du feu, exhumée à Tenochtitlan près du Temple rouge septentrional (cat. 229)[45]. Le sculpteur aztèque a reproduit ici les modèles de Teotihuacan (cat. 5), en copiant la posture voûtée de la divinité, ainsi que la position de ses mains et de ses pieds, mais il y a ajouté de nouveaux attributs iconographiques – liés à l'eau et au monde souterrain – tels que les crocs, les plaques rectangulaires sur les yeux et la bouche, un énorme brasero et de petits masques du monstre terrestre. La fameuse Piedra de La Chinola, une pierre de style aztèque découverte à proximité de Castillo de Teayo,



Veracruz (fig. 18), constitue un cas particulier. Tout semble indiquer que la face antérieure de la pierre représente Chalchiuhtlicue – la déesse de l'eau – surgissant d'entre les mâchoires d'un monstre terrestre, ou engloutie par lui. Mais, sur la face arrière, on distingue quatre *tlaloque* volants (assistants du dieu de la pluie Tlaloc), qui font pleuvoir à l'aide de leurs cruches d'eau. La divinité principale porte une coiffure archaïsante[46], dont la forme rappelle le symbole du *xiuhmolpilli* ou faisceau de baguettes représentant le cycle de 52 ans (fig. 17)[47], caractéristique de Teotihuacan. Il est fort probable que l'artiste postclassique connaissait la signification de ce symbole ancien et qu'il l'a sculpté pour faire allusion à l'une des quatre premières ères de l'humanité, celle qui vit le règne de Chalchiuhtlicue et se termina par un déluge.

En ce qui concerne l'art épiclassique, nous ne connaissons qu'une seule plaque aztèque en pierre verte inspirée par le Temple des Serpents à Plumes de Xochicalco, ainsi qu'un ensemble sculptural de Tenochtitlan, composé de trois têtes de serpents avec des dates calendaires dans le style de Xochicalco[48]. Enfin, il faut mentionner les multiples évocations de la sculpture de Tula. Contrairement à ce qui se produisit avec l'imagerie de Teotihuacan et de Xochicalco, les Aztèques copièrent quasiment tous les vestiges toltèques qu'ils voyaient, en particulier des braseros à l'effigie de Tlaloc, des télamons, des porte-étendards et de gigantesques serpents à plumes, mais aussi des reliefs avec des hommes en armes, des serpents ondulants, des oiseaux de proie, des félins, ainsi que des « serpents-hommes-oiseaux »[49].

Loin de se limiter à la sculpture, l'imitation s'étendit, avec plus d'enthousiasme encore, à l'architecture religieuse aztèque. À la fin du XV^e siècle, les enceintes sacrées de Tenochtitlan et de Tlatelolco comprenaient plusieurs édifices qui ressuscitaient les formes oubliées de Teotihuacan. Cinq petits oratoires, connus sous le nom de Temples rouges, combinent harmonieusement le style *talud-tablero* caractéristique de Teotihuacan (un panneau rectangulaire, le *tablero*, placé au-dessus d'un mur oblique, le *talud*) et des éléments décoratifs typiquement aztèques, en vogue à l'époque de leur construction[50]. Bien qu'ayant

Fig. 19
E. L. Méhédin, détail d'un temple de Teotihuacan mis au jour par Longpérier en 1865. Aquarelle, 20 × 36 cm. Les proportions et les peintures murales de ce temple pourraient avoir inspiré les Aztèques lors de la construction du Temple rouge septentrional de Tenochtitlan.

Collection Agence régionale de l'environnement de Haute-Normandie, Rouen

Fig. 20
L'Édifice L de Tlatelolco a été exhumé en 1963-1964. Ses peintures murales, avec les bandes et les nœuds de Xochipilli, ressemblent beaucoup à celles du Temple rouge méridional de Tenochtitlan.

Fig. 21
Certains éléments décoratifs du Temple rouge septentrional, entre autres des coquillages tronqués et des courants aquatiques en forme d'œil, sont identiques à ceux du temple de Teotihuacan mis au jour par Longpérier.

employé des matériaux locaux et appliqué leurs propres techniques architecturales, les constructeurs des Temples rouges ont veillé à respecter les proportions anciennes et surtout à recréer les peintures murales de la période classique (fig. 19)[51]. C'est ainsi qu'ils ont plaqué sur des fonds rouges plusieurs symboles de Teotihuacan, selon des motifs répétitifs : masques du dieu de la pluie, dessins trilobés (gouttes d'eau), yeux allongés (l'eau qui s'écoule) et découpes de coquillages / nénuphars (vent / fertilité ; fig. 21). Et ils y ont ajouté les rayures rouges et blanches et les nœuds distinctifs de Xochipilli, le dieu aztèque de la musique et de la danse (fig. 20). Ces éléments, ainsi que les boîtes remplies d'instruments de musique découvertes dans les Temples rouges, démontrent que ceux-ci servaient au culte de Xochipilli[52].

Quant à la Maison des Aigles, un édifice religieux du XV^e^ siècle situé au nord du Templo Mayor à Tenochtitlan, son plan rappelle vaguement les salles hypostyles toltèques, mais son programme iconographique et décoratif fait revivre la cité de Tula dans toute sa splendeur, à travers des braseros frappés du visage de Tlaloc, des bancs ornés de serpents ondulants et de processions d'hommes en armes, et des peintures murales soulignées de bordures multicolores, qui transmettent l'image d'un passé glorieux. Des études pétrographiques, chimiques, technologiques, iconographiques et stylistiques[53] ont révélé que ces éléments décoratifs sont autant de copies locales, qui annoncent une sorte de « néo-toltéquisme » dans l'art de la capitale aztèque[54]. L'hypothèse du poète mexicain Octavio Paz, selon laquelle « si Tula fut une version rustique de Teotihuacan, México-Tenochtitlan fut une version impériale de Tula »[55], semble donc largement corroborée.

LES FONCTIONS DU PASSÉ

La réutilisation des vestiges, l'imitation des sculptures anciennes et la construction d'édifices archaïsants à Tenochtitlan et Tlatelolco coïncidèrent avec la période d'intégration, de consolidation et d'expansion maximales de l'empire aztèque. Dans ce contexte historique particulier, la récupération et l'exaltation des civilisations disparues pourraient être considérées comme l'une des nombreuses stratégies adoptées par les souverains aztèques pour justifier leur nouvelle position dominante aux yeux de leurs proches et des étrangers. Au fil des siècles, les antiquités, qui faisaient directement allusion à un passé grandiose et légitimaient généalogiquement les actes belliqueux de leurs utilisateurs[56], acquirent la qualité suprême de symboles sacrés.

NOTES

1 INTRODUCTION

1 *Codex Chimalpahin*, 1997.

2 «Mésoamérique» est le terme utilisé tout au long de cet ouvrage pour désigner la région comprenant le Mexique central et le Mexique du sud, le Guatemala et les parties limitrophes du Salvador, s'étendant de la côte du golfe du Mexique jusqu'au Yucatán, au nord, et à l'actuel Honduras, au sud.

3 Alvarado Tezozómoc, 1998, p. 22.

4 Parmi les plus hautes en couleur, il faut citer celles de Hernán Cortés (Cortés, 1986) et de Bernal Díaz del Castillo (Díaz del Castillo, 1956; Díaz del Castillo, 1984).

5 Le vice-roi d'Espagne, le comte de Revillavigedo, tenait à protéger ces objets de la négligence et de la destruction (Bernal, 1979, p. 76). Un ouvrage d'Antonio de León y Gama, spécialiste contemporain de l'astronomie et de l'histoire aztèques, qui a étudié les deux monuments, revêt une importance capitale pour notre compréhension de cette découverte. Son livre a connu deux éditions, l'une en 1792, l'autre en 1832. Dans la seconde, il étudiait d'autres monuments que la Coatlicue et la Pierre du Soleil, notamment une tête de Xiuhcoatl.

6 Le treillis protégeant les monolithes apparaît dans une gravure de l'album de Gualdi montrant l'«Intérieur de l'Université de Mexico» (Gualdi, 1841) et sur une peinture à l'huile conservée au Museo Amparo de Puebla (Solís Olguín, 2001, p. 349).

7 Kubler, 1991. L'ouvrage traite de la manière d'évaluer les vestiges artistiques des cultures préhispaniques, de l'époque de la conquête espagnole au XX^e siècle.

8 Franck, 1829. Sur 81 feuillets non reliés, 79 illustrent des œuvres de la collection d'art préhispanique du musée. L'une des deux pages restantes représente des objets égyptiens; l'autre est le portrait d'une femme mexicaine.

9 Dupaix, 1978. Les illustrations sont l'œuvre du dessinateur José Luciano Castañeda.

10 Pour des descriptions qui permettent de mesurer l'appréciation contemporaine de l'art et de la culture aztèques, on consultera Bullock, 1824; Calderón de la Barca, 1843; Mayer, 1844; et Mühlenpfordt, 1844.

11 Calderón de la Barca, 1843, p. 102-103.

12 Le catalogue de cette exposition, organisée à l'Egyptian Hall de Piccadilly, contient une description détaillée des pièces, ainsi qu'une gravure associant plusieurs statues de l'époque aztèque (qui appartiennent maintenant aux collections du British Museum, Londres), des reproductions en plâtre des principaux monolithes, notamment la Pierre du Soleil, la Coatlicue et la Pierre de Tízoc, une maquette de la Pyramide du Soleil de Teotihuacan et plusieurs codex originaux, dont un des plus importants, la fameuse *Tira de la Peregrinación*. *Cf.* Londres, 1824; Londres, 1824b; Londres, 1824c; Bullock, 1991; et l'essai d'Adrian Locke dans ce volume, p. 80-87.

13 Nebel, 1963. L'ouvrage contient des photographies des sites et monuments de plusieurs cultures mexicaines préhispaniques. Le monde aztèque y est évoqué par des statues de pierre et des figurines, ainsi que par des vues de Tusapan, sur la côte du golfe du Mexique, qui a subi l'influence artistique des Aztèques.

14 Ramírez, 1844-1846. Une étude d'une série de sculptures choisies dans les collections du musée figure dans l'édition mexicaine de William H. Prescott, *History of the Conquest of Mexico*. On consultera également Ramírez, 1864.

15 La peinture à l'huile de Cleofas Almanza, montrant le patio de l'ancien musée, est conservée dans un bureau du Museo Nacional de Antropología. *Cf.* Fernández, 1987, p. 16.

16 On a longtemps cru que la Pierre du Soleil avait été rehaussée d'une riche polychromie. Mais des prélèvements effectués sur les différentes parties du relief, lors du réaménagement de la Salle Aztèque du Museo Nacional de Antropología, révélèrent que seuls le rouge et l'ocre avaient été utilisés. *Cf.* Solís Olguín, 2000, p. 38-39.

17 Bien qu'excellent, l'ouvrage consacré par Galindo y Villa à la Salle des Monolithes pèche par manque de détails. Son catalogue (Galindo y Villa, 1897) décrit 364 sculptures réparties en neuf sections et contient des gravures de 31 pièces, réalisées par Jonas Engberg.

18 Batres, 1902. L'ouvrage présente les découvertes réalisées entre le 4 septembre et le 13 décembre 1900 dans la Calle de las Escalerillas, avec un plan des fouilles et des dessins, gravures et photographies des principaux objets mis au jour.

19 La Salle Aztèque fut aménagée dans l'espace réservé précédemment à la Salle des Monolithes. Des objets aztèques sont également exposés dans d'autres salles, consacrées aux codex et aux instruments de musique préhispaniques (INAH, 1956, p. 86-115).

20 Nicholson, 1971. C'est une des bibliographies les plus complètes sur l'art préhispanique, surtout en ce qui concerne la sculpture des hautes plaines (*Altiplano*) centrales, de l'époque préclassique aux Aztèques.

2 LES AZTÈQUES À LA RECHERCHE DE LEUR PASSÉ

Je tiens à remercier pour leur aide Fernando Carrizosa, Alfredo López Austin, Peter Sawbridge, Éric Taladoire et Germán Zúñiga.

1 Kubler, 1963, p. 2.

2 Nicholson, 1955, p. 596; Nicholson, 1979, p. 195.

3 López Austin, 1985, p. 310, 325.

4 Nicholson, 1979, p. 192-193.

5 Nicholson, 2001.

6 López Luján, 1989, p. 43-49; Boone, 2000. *Cf.* aussi, dans cet ouvrage, l'essai d'Alfredo López Austin, p. 30-37.

7 Castañeda, 1986.

8 *Ibid.*, p. 235-236.

9 Arana, 1987, p. 395.

10 Nalda et López Camacho, 1995, p. 22-23.

11 Caso, 1932.

12 Romero, 1982.

13 Acosta, 1956-1957, p. 75-76, 92. Une étude détaillée des découvertes postclassiques d'Acosta est en préparation (López Luján, à paraître).

14 Navarrete et Crespo, 1971, p. 15; Nicholson, 2001, p. 234-236.

15 Fuente, 1990, p. 39.

16 Quiñones Keber, 1993, p. 153.

17 Durán, 1967, vol. II, p. 511.

18 Heyden, 1973, p. 5.

19 Sahagún, 1950-1982, vol. XI, p. 221.

20 Sahagún, 1950-1982, vol. X, p. 165.

21 Benavente, 1971, p. 78.

22 *Historia de los mexicanos por sus pinturas*, 1965, p. 60.

23 López Luján, 1989, p. 61-65.

24 López Luján, 1989, p. 17-19.

25 López Luján, 1989, p. 73.

26 Drucker, 1955, p. 29-33, 47, 56-60, 66-67.

27 Proskouriakoff, 1974, p. 10; Andrews, 1987.

28 Rathje, 1973.

29 Gussinyer et Martínez, 1976-1977.

30 Kidder, 1947, p. 48, fig. 37t, 74; Proskouriakoff, 1974, p. 10.

31 Smith et Ruppert, 1953, fig. 9c; Proskouriakoff, 1974, p. 10.

32 Navarrete, 1995.

33 Proskouriakoff, 1974, p. 10-11, 36, planches 37a, 38a, 52c, 53a et planche en couleurs III.

34 Cette inscription fait apparemment référence au «Seigneur du lieu de la nuit». Graham, 1998, p. 46-48, 51-52, 105.

35 Piña Chan, 1982, p. 232.

36 McEwan, 1994, p. 22.

37 Coe, 1966.

38 Matos Moctezuma, 1979; López Luján, 2001, p. 24-25.

39 González et Olmedo Vera, 1990; Olmedo Vera, 2001, p. 304.

40 Batres, 1902, p. 61-90; Gussinyer, 1969, p. 35; Gussinyer, 1970, p. 8-10; López Luján, 1989, p. 25-36; López Luján, Neff et Sugiyama, 2000.

41 Matos Moctezuma, 1983; López Luján, 1994, p. 225, 340-341.

42 López Luján, 2001, p. 25. Ce *chac mool* mesure 49 x 106 x 46 cm; *cf.* Acosta, 1956.

43 López Luján, 1989, p. 74.

44 López Luján, 1989, p. 19.

45 López Luján, 1989, p. 32-33.

46 *Cf.* Heyden, 1979, p. 62-65.

47 Batres, 1906, p. 25, planches 30-31; Langley, 1986, p. 152-153, 245, 254, 332. *Cf.* Caso, 1967, p. 130-138.

48 Caso, 1967, p. 14-16; Nicholson, 1971, p. 120-122; Umberger, 1987, p. 92-95.

49 Nicholson, 1971, p. 118, 131; Umberger, 1987, p. 74-82; Fuente, 1990, p. 48-52; Solís Olguín, 1997; López Luján, à paraître.

50 Quatre de ces édifices ont été mis au jour dans les ruines de Tenochtitlan et un autre à Tlatelolco. *Cf.* Matos Moctezuma, 1965; Gussinyer, 1970b; Matos Moctezuma, 1984, p. 19; López Luján, 1989, p. 37-42; Matos Moctezuma et López Luján, 1993, p. 160-161.

51 *Cf.* Gerber et Taladoire, 1990, p. 6-8.

52 Olmedo Vera, 2002.

53 López Luján, Torres Trejo et Montúfar, 2003; López Luján, à paraître.

54 Fuente, 1990; López Luján, à paraître.

55 Paz, 1989, vol. III, 1, p. 77-78.

56 López Luján, 1989, p. 77-89.

3 COSMOGONIE, RELIGION ET CALENDRIER AZTÈQUES

1 Nom générique donné aux chasseurs-cueilleurs nomades du Nord.

2 Le nom «Aztèques» dérive d'Aztlan. Au cours de leur migration, les Aztèques changèrent de nom sur l'ordre de Huitzilopochtli: ils se rebaptisèrent «Mexitin» et, plus tard, «Mexicas».

3 Cette polémique est partiellement évoquée dans la revue *Historia Mexicana* (Florescano, 1990; López Austin, 1990). Je soutiens la seconde théorie. Je me contenterai de souligner ici que les Aztèques se démarquaient résolument des véritables chichimèques, définissant ceux-ci comme un «peuple barbare qui subvenait à ses besoins en chassant, sans jamais se fixer» (Sahagún, 2000, X, p. 978).

4 «Le Lieu des Sept Grottes» est le berceau mythique de plusieurs peuples mésoaméricains, mais les récits le décrivent comme réel. Plusieurs mythes de la création y font naître sept peuples différents, dont les noms varient en fonction du narrateur.

5 Le Dieu suprême était également perçu comme une dualité conjugale.

6 Apparaît également dédoublé comme proto-Soleil et proto-Lune.

7 Il existe de nombreuses versions différentes du mythe. Dans certaines variantes, les soleils ne sont pas cinq, mais quatre (Moreno de los Arcos, 1967).

8 Selon les auteurs qui estiment que les Aztèques firent les corrections nécessaires pour que l'année commune soit égale à l'année tropique.

9 Les dieux échappaient à la perception des êtres humains dans les conditions normales de veille, mais ils pouvaient leur apparaître en rêve, lors de leurs hiérophanies ou dans des états de conscience modifiée.

10 Le Dieu unique était connu sous différents noms, notamment Moyocoyani, Iceltéotl, Ipalnemohuani, Tloque Nahuaque, Tlácatl, Yohualli Ehécatl, Ometéotl et Moche.

11 Pluriel de Tlaloc et nom de ses quatre principaux doubles, ainsi que de l'immense armée des dieux mineurs de la pluie.

12 *Tlatoani* signifie «celui qui commande» et *cihuacóatl*, «serpent-femme», est l'un des noms de la déesse de la terre. Réservés aux membres des familles de haute lignée, ces deux titres étaient conférés à vie, par élection.

13 Les prêtres les plus élevés dans la hiérarchie étaient le Quetzalcóatl Totec Tlamacazqui, consacré à Huitzilopochtli, et le Quetzalcóatl Tlaloc Tlamacazqui, chargé du culte de Tlaloc. Les généraux suprêmes étaient le *tlacatécatl*, qui dirigeait les armées, et le *tlacochcálcatl*, administrateur des armes et des vivres. Les responsables des finances publiques étaient le *huey calpixqui*, ou percepteur principal, et le *petlacálcatl*, qui gérait les biens collectés.

14 Le bâton à allumer le feu, ou *mamalhuaztli*, était un instrument composé de deux morceaux de bois, l'un «femelle», plus doux, et l'autre «mâle», en forme de lance. La partie «mâle» se glissait dans une fente de la partie «femelle» et un mouvement ascendant–descendant de la paume des mains la faisait tourner jusqu'à ce que le feu s'allume par friction.

4 LA SOCIÉTÉ AZTÈQUE: L'ÉCONOMIE, LE TRIBUT ET LA GUERRE

1 Lockhart, 1992, p. 14.

2 Berdan, 1982, p. 56-59.

3 Lockhart, 1992, p. 20-28.

4 Après distillation, ce même «miel d'agave» donne la tequila. Le procédé de distillation fut introduit par les Espagnols.

5 Smith, 1996, p. 73.

6 Les dimensions de Tenochtitlan étaient exceptionnelles. D'autres villes des bords du lac de Texcoco allaient de moins de 10000 à quelque 30000 habitants.

7 Calnek, 1972.

8 La *chía*, une plante de la famille de la sauge (*Salvia*), produit de petites graines qui étaient broyées et consommées de la même manière que le maïs. Riche en calcium, en phosphore et en fer, la *chía* était une des composantes les plus nourrissantes du régime aztèque (*cf.* Smith, 1996, p. 69).

9 Même les artisans qui travaillaient l'obsidienne étaient dans ce cas, ce qui peut paraître étonnant quand on connaît l'importance des couteaux d'obsidienne dans l'armement aztèque.

10 Berdan, 1982, p. 42.

11 Anderson, Berdan et Lockhart, 1976, p. 211.

12 *Información sobre los tributos*, 1957; Sahagún, 1950-1982, vol. IX, p. 48.

13 Benavente, 1971, p. 367.

14 Díaz del Castillo, 1956, p. 211-214; Calnek, 1976.

15 Nezahualcóyotl ne fut pas seulement un souverain, mais aussi un poète et un philosophe. Il bénéficia d'un règne prolongé, de 1418 à 1472.

16 Alva Ixtlilxóchitl, 1975-1577, vol. II, p. 92-100.

17 Sahagún, 1950-1982, vol. XVIII, p. 39.

18 Berdan, 1982, p. 73.

19 *Codex Mendoza*, 1992.

20 C'est face aux puissants Tarascans de l'ouest qu'ils connurent leur pire défaite. Sur les milliers de guerriers non recensés qui combattaient pour la Triple Alliance, 200 à peine parvinrent à regagner péniblement Tenochtitlan (*cf.* Durán, 1964, p. 167).

21 Berdan *et al.*, 1996.